

L'heure de la sensation vraie

Il est des livres dont le titre enveloppe l'ambition. En intitulant son roman *La Rue*, Robert Seethaler dépasse le bornage cadastral. L'utilisation de l'article défini n'est pas une clause de style. C'est un geste ontologique. Il ne prétend pas décrire une rue pleine d'objets singuliers, mais revivre l'expérience totale du Lieu.

On songe à la célèbre formule de l'écrivain portugais Miguel Torga : « L'universel, c'est le local sans les murs. » Nous y sommes. La rue des Bruyères est le miroir sans tain de toutes les rues du monde. Qu'elle se situe à Berlin, en Autriche ou ailleurs en Europe - peu importe. En transformant un bout d'asphalte en théâtre de la condition humaine, Robert Seethaler impose une suite d'observations saisissantes sur la manière qu'ont eue les Occidentaux d'habiter le monde dans la seconde moitié du siècle dernier. Mais toujours en romancier, jamais en sociologue.

Une rue menacée par des promoteurs véreux

Pour composer ce livre-mosaïque conçu comme une caisse de résonance - une année de vie captée de novembre à novembre -, il élabore un chœur de près de trois cents voix resserré sur deux cents pages. Règlements d'immeuble, consignes de garde, réclamations administratives, bribes de comptoir à la boulangerie, micromonologues intérieurs s'entrechoquent pour nous délivrer de la malédiction de la banalité du dire... Dans la rue menacée par des promoteurs véreux qui coupent le chauffage pour en chasser les vieux habitants, la vie s'accroche à la permanence de vertus invisibles. On croise un antiquaire idéaliste passant une heure à servir du thé et des gâteaux à un client disert sur la poésie qui repart sans rien acheter ; une infirmière goûtant la quiétude d'un foyer-logement entre trois et quatre heures du matin, quand les pensionnaires dérivent dans leurs lits sur une mer profonde de

Dans une rue ordinaire d'une ville sans nom, Robert Seethaler polit les joyaux minuscules du quotidien. Une fresque intimiste et poétique qui évoque, à sa manière, l'attention au banal qu'affectionnait Georges Perec.

Sébastien Lapaque



LA RUE
De Robert Seethaler, traduit de l'allemand (Autriche) par Elisabeth Land, Sabine Wespieser Éditeur, 224 p., 22 €.



Robert Seethaler livre une vue de romancier, et non de sociologue, de la rue des bruyères, miroir sans tain de toutes les rues du monde. SOPHIE BASSOULS/SABINE WESPESER ÉDITIONS

benzodiazépines ; un médecin mélancolique qui se réfugie au comptoir d'une brasserie ; une fleuriste retrouvée évanouie, couverte de cent cinquante lettres d'amour jamais envoyées au marchand de pneumatiques d'en face. Plus loin, un vieil homme expulsé contemple le camion de déménagement sous la pluie, abrité sous un parapluie rose marqué « Mickey Mouse ». La seule curiosité du quartier relève du bricolage poétique : une statue de « saint Jolander », vagabond aux mérites

héroïques autoproclamés immortalisés dans le béton par des lycéens.

À la manière des flâneries contemplatives de Peter Handke, le livre de Robert Seethaler part d'un banc, d'une devanture, d'une dalle en ciment ou du comptoir du Goldener Mond pour adopter le parti pris des choses. Sur cette scène au grand air, l'auteur d'*Une vie entière* orchestre la polyphonie des voix anonymes avec une sollicitude typiquement handkienne. Le souci, la prévenance, qui irriguent chaque

page, sont manifestes dans le soin porté aux objets familiers et dans l'attention (1) accordée aux êtres sans histoire. Saisis dans le désarroi contemporain, tous vivent « Gemeinsam einsam » - désespérément seuls - , mais irrévocablement ensemble. ■

(1) À propos de l'attention (Die Achtsamkeit), tire le philosophe allemand Byung-Chul Han dans « Parler de Dieu. Un dialogue avec Simone Weil » (Actes Sud, 2026).

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Seth Greenland : portrait d'une artiste ambitieuse



Par **Éric Neuhoff** de l'Académie française

C'est comme si on y était. New York 1951. Sasha Cross débarque à Manhattan. Elle rêve d'être peintre. Le moment choisi. L'avant-garde en est à ses balbutiements. Elle choque encore les puristes. Autour d'elle, les conversations bourdonnent de noms comme Joan Mitchell ou de Kooning. Sasha est une fille intégrée. Elle a des principes. Pas question d'accepter des compromis, de travailler pour la publicité. June, sa colocataire, est actrice. Elles s'encouragent mutuellement.

Sasha est cleptomane sur les bords. Elle vole une pomme, un transistor, n'importe quoi. Cela met un peu de piment dans le quotidien. Dans ce milieu, la concurrence est rude. Heureusement qu'elle a rencontré Leo Dunbar. Ce critique la prend sous son aile. Est-ce vraiment une chance ? Il a vingt ans de plus qu'elle, une cicatrice dans le dos (« un cadeau de ma première femme »). Ses articles font la pluie et

le beau temps. On le craint, le redoute, le méprise. De Picasso, il dit : « Cet artiste autrefois génial est devenu un vulgaire marchand de babioles. »

À la moindre réticence de Leo, elle lacère l'œuvre à coups de couteau. Seth Greenland (*Mécanique de la chute*) recrée cette atmosphère de bohème baignée de marijuana, ces rivalités qui se frottent comme des silex. Cocktails, vernissages, spectacles de Merce Cunningham, avant-premières, les soirées n'arrêtent pas. Sasha se montre, a des rapports en dents de scie avec Grace Hartigan. Leur duo rappelle celui de *All about Eve* (le film de Mankiewicz est d'ailleurs cité). Parfois, lassée de ces coteries, de ces jalousies, elle a envie de partir pour le Nouveau-Mexique, loin de tout. Ces lubies ne durent pas. Sasha progresse. Une galerie promet de lui organiser une exposition. Le public découvrira *Temps orageux, Nature morte à la boîte d'allumettes*. Greenland soigne ses dialogues, ouvre ses chapitres par des extraits de journaux, des bouts d'émissions de radio. L'époque est là, avec les époux Rosenberg, le sénateur McCarthy et ses auditions, les chansons de Nat King Cole, les réfrigérateurs de marque Kelvinator. Évidemment, Leo lit Karl Marx. Elle se moque de lui : « Tu pourrais danser le boogie-woogie sur le Manifeste du Parti communiste. »

On assiste à un match de catch féminin en compagnie d'un Jackson Pollock fin saoul. Les amants se perdent, se séparent, dans des odeurs de gouache et de térébenthine. Il est recommandé d'ouvrir ce roman en écoutant du Thelonious Monk. « L'aiguille qui caresse le vinyle rappelle le bruit des flots qui viennent lécher la coque d'un bateau à la dérive. » ■



UN ATELIER À NEW YORK
De Seth Greenland. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Adélaïde Pralon, Liana Levi, 304 p., 23 €.

LE NOUVEAU LIVRE DE

MATHIAS ENARD

PRIX GONCOURT

"La cartographie magnifique d'une Europe qui s'effrite sous nos yeux."

Augustin Trapenard, LA GRANDE LIBRAIRIE

"Un magnifique récit."

Didier Jacob, LE NOUVEL OBS

"Hôtel Balkan illumine la rentrée littéraire."

Didier Pinaud, DIACRITIK

ACTES SUD

À coups de couteau

La jeune femme s'interroge : a-t-elle besoin d'un homme pour percer ? Devant ses toiles, elle reste intraitable.